scolasticat St-Joseph. Les liens de ceux qui furent ses fils sont demeurés aussi forts qu'ils étaient peu fondés sur la faiblesse et sur une superficielle attirance. On le regretta. On l'eût regretté plus encore, si on ne lui avait donné pour successeur celui qu'on se plaît universellement à appeler le *bon* Père Duvic.

(*A suivre.*) P.-R. VILLENEUVE, *O. M. I.*

# VICARIAT DE KEEWATIN

## I. Chronique historique de la Mission Saint-Pierre du lac Caribou,

**depuis 1846 jusqu'à nos jours, 1912.**

(*Suite* [1].)

Par le R. P. A. TURQUETIL, O. M. I.

Quoique le P. Gasté soit demeuré supérieur de district, jusqu'en 1884, époque de la dernière visite de Mgr Grandin, cependant nous laisserons dès maintenant à chaque mission ce qui lui revient de travaux, de peines ou de succès. Chacune, en effet, avait ses registres séparés, son allocation et son directeur.

Il nous reste à voir dans les grandes lignes ce que fut la mission Saint-Pierre, de 1880 jusqu'à nos jours.

**De 1880 à 1884,** nous enregistrons 259 baptêmes et 41 mariages. Le P. Gasté n'eut pas tant à voyager parmi les Montagnais durant ces quatre années, et il ne le pou-

1. Voir *Missions* de juin 1912, page 177.

vait guère. Il était le seul prêtre résidant à la mission, autour de laquelle s'étaient groupés un certain nombre de sauvages ; à la maison se trouvaient trois Frères convers à diriger. D'ailleurs, nous voyons les Pères et Frères des trois missions voyager de l'une à l'autre, suivant que les intérêts des nouvelles fondations l'exigent, et aussi pour permettre à ces vaillants missionnaires de se confesser au moins une fois l'an.

C'est le P. Gasté qui descend en 1880, chez ses voisins les plus proches, 270 milles, soit plus de 80 lieues.

Puis c'est le P. Paquette qui le vient visiter en 1881, et lui amène du renfort en la personne du Fr. Gagnon. Ce dernier ne devait paraître qu'un instant. Il mourait d'accident le 25 octobre suivant, 6 semaines après son arrivée.

L'année suivante, 1882, le P. Gasté s'absente 3 mois encore pour pouvoir faire sa confession annuelle.

Enfin, en 1883, il reçoit un compagnon en la personne du P. Ancel, mais seulement après avoir fait le voyage du lac Caribou à Cumberland, au printemps.

L'année 1884 fut marquée par la quatrième et dernière visite de Mgr Grandin. Sa Grandeur fut vivement consolée et édifiée de voir tout ce qui s'était fait depuis 1875.

A différentes reprises, de 1865 à 1875, écrit Mgr Grandin, nous avons passé au Pas, au Fort Cumberland. Ces postes étaient au moins aussi habités qu'aujourd'hui, mais les habitants étaient abandonnés et partout grande indifférence pour notre sainte religion. Jamais nous n'y avions exercé de ministère si ce n'est pour baptiser quelques enfants. Cette fois nous avons eu la consolation de distribuer la sainte communion à une soixantaine de personnes et d'en confirmer au moins trente, dont 15 venues du Pas.

En la mission du lac Caribou qui, pendant 20 ans, a si peu répondu aux soins dévoués de ses zélés missionnaires, quel changement nous voyons aujourd'hui ; la bonne volonté égale l'indifférence d'autrefois. Il y a 600 chrétiens et bons

chrétiens ; et dans le temps où les missionnaires avaient le moins de consolation, combien d'âmes n'ont-ils pas envoyées au ciel parmi ces sauvages en apparence si apathiques? (Lettre de Mgr Grandin, juillet 1884.)

Nous nous plaisons, écrit encore le vénéré évêque, a rendre témoignage au dévouement du cher Fr. Nemoz, qui, grâce à sa bonne volonté et à son énergie, vous a construit des habitations et des chapelles convenables.

Qui pourrait aussi supposer que le cher Fr. Guillet fût étranger au bien qui s'est fait et se fait encore au lac Caribou ? Malgré tout son travail, sa bonne volonté lui fournit encore le moyen de rendre service à d'autres frères. (*Id.*)

C'est alors que, en raison des énormes distances, Mgr Grandin détache la mission Saint-Joseph Cumberland, et la mission Sainte-Gertrude lac Pélican de la mission Saint-Pierre lac Caribou. Le P. Lecoq de résidence à Cumberland sera supérieur des deux missions de Sainte-Gertrude et Saint-Joseph. Le P. Gasté sera supérieur au lac Caribou, avec le P. Ancel pour compagnon.

Nous avons vu ce qu'étaient ces missionnaires du Nord, ce qu'ils ont fait de 1846 à 1884.

Qu'étaient donc ces Montagnais qui se montrèrent si longtemps rebelles, indifférents et apathiques?

Nous avons entrevu, au début de ces notes, le caractère de ces pauvres sauvages, qui, dénués de tout, cherchaient d'abord à améliorer leur condition matérielle et ne voyaient que le profit pécuniaire.

Leurs mœurs n'offrirent jamais d'obstacle bien sérieux à l'Evangile, quoiqu'ils aient eu bien des réformes à faire, dans leurs us et coutumes, même en ce qui concerne le mariage. Ainsi, celui-ci se contractait plutôt à titre d'essai. L'épouse qui avait la joie de donner des enfants à son mari, surtout si ces enfants étaient des petits garçons, était acceptée et généralement conservée. Dans le cas con-

traire, il ne restait à la malheureuse répudiée d'autre parti que d'essayer ailleurs une alliance plus heureuse. De là au divorce et à la polygamie, il n'y avait qu'un pas.

De religion, ces paiens n'en avaient pas à proprement parler. Quelques rites superstitieux, quelques simulacres de magie blanche, c'était à peu près toute la science des Montagnais en spiritisme et communications avec les esprits de l'autre monde. Mais ces traditions, ces usages superstitieux leur tenaient à cœur autant qu'à d'autres peuples leurs idoles chéries. C'est vraiment curieux, me disait récemment encore une de nos chrétiennes les plus instruites ; ces récits de l'Evangile et de l'Ancien Testament, que je crois, que j'aime et étudie souvent, je n'ai pu encore en faire entrer un seul dans ma tête ; après les avoir lus si souvent, je ne pourrais pas en réciter deux lignes par cœur, et ces vieilles légendes Montagnaises, dont nous rougissons aujourd'hui, je les ai entendues une fois ou deux dans mon enfance, et je pourrais encore les débiter tout au long, sans y changer un mot.

Ce que disait la bonne vieille de sa mémoire, appliquez-le à la foi et au cœur des vieux païens, et vous aurez la clé : Un sauvage entendait le P. Gasté parler du Ciel et de ses habitants. « Ta ta ta, fit-il, nous savons bien ce qu'ils valent ces gens d'en haut. Deux des nôtres y sont allés, à ce qu'en disent nos traditions, et ils y ont vu du propre ! »

Tout allait bien quand les enseignements de la religion semblaient correspondre aux traditions et coutumes du pays. Ainsi la confession, dont une imitation était en usage parmi eux, ne les surprit pas du tout, mais par contre, ils comprenaient moins bien la nécessité de la contrition et du ferme propos.

En vertu des vieilles traditions, aussi, ils n'admettaient guère la nécessité de la confession en dehors de maladie grave.

Par la même raison ils admettaient beaucoup de choses de

la Bible, sans les croire d'une foi qui méritât le nom de foi : ainsi il croyaient au déluge non à cause de la révélation, mais parce qu'ils avaient quelques traditions plus ou moins informes à ce sujet. Plusieurs même se seraient volontiers autorisés du texte de la Bible, pour se prouver à eux-mêmes, qu'ils connaissaient déjà tout cela malgré de légères différences, et que, par suite, ils n'avaient rien à changer à leurs mœurs.

Cette disposition de vouloir rester Montagnais, tels qu'ils étaient, c'est-à-dire de garder leurs traditions, était bien plus accentuée par le fait que la plupart de leurs supertitions concernaient spécialement le caribou qui est leur seul moyen de subsistance. Ce sont de ces préjugés ridicules, enfantins, sans relation aucune avec l'effet supposé, mais qui sont bien difficiles à déraciner. A telle époque de l'année, il ne faut pas manger telle ou telle partie de la bête, il ne faut pas couper tel ou tel membre avec la hache ; frapper le caribou, l'achever avec un bâton, ce serait s'aliéner toute la race des reindeers qui irait pâturer ailleurs et laisserait les Montagnais mourir de faim. Prendre un caribou vivant pour l'apprivoiser serait un crime énorme, et ils s'y sont toujours opposés. J'ai eu moi-même maille à partir avec un sauvage pour avoir pris le gras d'un caribou pris au collet. Il paraît que ma manière de faire devait amener inévitablement la disette. Ils n'en fut rien, mais la raison en fut que j'étais un blanc, un prêtre, et que le caribou était bien libre, sans doute, de ne pas s'offenser de mon ignorance. Combien de fois le P. Gasté a-t-il demandé à ces pauvres gens pourquoi ils coupaient immédiatement le nez du caribou qu'ils venaient d'abattre ! A l'endroit du caribou, c'était un vrai culte. Leurs traditions, d'ordinaire si inoffensives pour la morale, nous parlent de celui que sa grand'mère a élevé. C'était un être moitié homme et moitié caribou. Il aimait les Montagnais ses frères, c'est lui qui faisait venir à son gré les caribous, leur a tracé le chemin au pays des Montagnais et a donné à ce

peuple les règles de la chasse dont nul n'osera jamais s'écarter, de crainte de mourir de faim.

Faut-il ajouter que les prétendus sorciers étaient les plus fermes appuis de ces superstitions ? La religion, la prière, pouvaient être bonnes pour l'âme, mais cela nuisait au succès de la chasse. Ils auraient voulu d'une religion qui ne leur parlât que du « caribou ». « Allons donc, vous autres, est-ce que la viande n'est pas bonne comme cela, est-ce que vous ne l'aimez plus? voilà que vous priez avant de manger! » et un autre : « Femme, si on avait écouté le P. Gasté, nous n'aurions pas toute cette viande-là pour l'hiver. » — C'était une mauvaise plaisanterie d'un sauvage tournant en dérision le mariage. Il suffisait que le fils illégitime tuât le caribou à volonté, pour que ces sortes d'unions devinssent légitimes à ses yeux.

Les sorciers aidant, on en venait vite à croire que la religion faisait mourir, les sacrements étaient médecine trop forte pour des mangeurs de caribou, croyait-on, on en mourait, etc., etc., et on citait volontiers l'exemple de ce premier chef qui avait confié ses enfants au P. Gasté. L'un des enfants était mort d'accident, l'autre avait succombé à la rougeole, comme leur père, mais en tout cela on ne voyait que l'effet du baptême.

Ces sortes de jongleries qui accompagnaient toujours les pratiques de magie ne se font pas sans tambour. Ainsi tambour et sorcellerie devenant synonymes, par le baptême, il fallait renoncer à l'un et à l'autre. Le croirait-on ? Ces jeux insensés de passe-passe, où non le hasard mais l'habileté du filou a tout à faire, ces jeux, dis-je, avec accompagnement de tambour eurent beaucoup de peine à disparaître. A qui connaît la simplicité d'esprit, l'apathie et la force de la routine chez un sauvage, et plus spécialement chez un Montagnais, toutes ces puérilités, ces craintes imaginaires qui viennent à l'esprit, quand il s'agit d'abandonner les traditions, les us et coutumes de ses ancêtres et de son pays, tout cela devenait un obstacle

sérieux qui retarda pour beaucoup l'heure de la grâce, autant et peut-être plus qui ne l'aurait fait l'habitude des vices les plus honteux.

Il nous reste maintenant à voir ce que fut jusqu'au bout la tactique du P. Gasté; nous comprendrons mieux son œuvre.

De suite après son arrivée, le P. Ancel fait son premier voyage au Nord, afin de se familiariser avec la langue; le jeune Père ne s'était pas fait Oblat et il n'était pas venu dans le Nord pour y cueillir des roses.

J'ai été le confident de ses premiers exploits, les sauvages m'en ont souvent parlé, et il fallut au jeune missionnaire une grande charité et un grand dévouement pour accepter de bon cœur les différentes épreuves du début. Les circonstances étaient plutôt pénibles, vu surtout l'état d'esprit des sauvages, mais le Père apprit la langue, et se mit ainsi en état de faire du bien aux âmes.

A cette époque, le P. Gasté obtint des Esquimaux un jeune orphelin qu'il se chargea d'élever, d'instruire. Son but était d'en faire un catéchiste, et de l'employer plus tard à la conversion de ses compatriotes. L'enfant grandit, apprit le français qu'il parlait couramment au bout de quelques années : le montagnais et le cris étaient devenus sa langue. Mais il oublia sa langue, il n'eut pas non plus le courage de retourner en son pays. Le peu qu'il voyait de la vie esquimau, quand il en venait quelques-uns à la mission, lui fit peur. Il préféra se faire Montagnais, et onze ans plus tard, se choisit une compagne parmi les filles de cette tribu.

Reprenons la suite des événements : **En 1890,** nous avons à signaler la visite du P. Ovide Charlebois, O. M. I., missionnaire au lac Pélican, le même qui, 22 ans plus tard, devait revoir la mission Saint-Pierre, comme Vicaire Apostolique.

**1891**. — Nous arrivons au temps où toutes les missions dont nous avons parlé furent détachées pour former le vicariat de Saskatchewan. Mgr Pascal, nouveau Vicaire Apostolique, avait été missionnaire, lui aussi; il comprenait la vie de missions, et la décrivait, par la parole et par la plume, avec une réalité saisissante.

De 1892 à 1910, Mgr Pascal put visiter la mission Saint-Pierre deux fois par lui-même et une fois par son délégué.

**1892**. — En 1892, Mgr Pascal visita presque tout son Vicariat, mais ne put se rendre jusqu'au lac Caribou. Le R. P. Gasté descendit au lac Pélican, afin d'y rencontrer, pour la première fois, le nouveau Vicaire Apostolique, et recevoir sa bénédiction.

De là, le P. Gasté se rend en France, comme délégué du vicariat au Chapitre général de 1893.

**1893**. — Nous avons dans ce voyage du P. Gasté, une preuve de sa sollicitude pour sa chère mission. Le Père quitte le lac Caribou, en janvier 1893, arrive à Prince Albert, à la fin du mois, s'embarque au mois de mars, assiste au chapitre en mai, et de suite reprend le chemin du lac Caribou, où il arrive l'été de la même année. On ne dira pas que le Père, fatigué d'une longue solitude au pays des Montagnais, prit de longues et agréables vacances à cette occasion. Il savait son compagnon seul, il aimait sa mission, ses frères, ses sauvages; il revint à la hâte, aussitôt le devoir accompli.

Deux ans plus tard, **1895**, avait lieu la visite du R. P. Rapet, délégué de Mgr Pascal. On pourra voir le compte rendu dans les annales des O. M. I., 1896. Ce rapport parle assez peu de la mission Saint-Pierre, et nous ne savons pourquoi. Les sauvages présents, malgré leur grand désir de voir le grand Priant lui-même, se laissèrent conduire par l'esprit de foi, et profitèrent de la médecine du Bon

Dieu qui rend le cœur fort. 31 d'entre eux reçurent le sacrement de confirmation avec joie et reconnaissance.

Enfin, en **1897**, tous, pères, frères, sauvages eurent la consolation de recevoir pour la première fois leur nouvel évêque. Il est vrai qu'on ne voit pas le cœur, me disait longtemps après un sauvage, mais lui, le grand priant, quand il parle, on le voit, son cœur. Après avoir attendu si longtemps, les sauvages étaient fous de joie de voir le Grand Priant, qui avec toute sa bonhomie et simplicité parlait leur langue, entendait leurs histoires aussi bien que leurs confessions, et donnait des avis touchant leur bien-être matériel avec autant de charité que les remontrances et encouragements spirituels.

Nos deux missionnaires sont seuls de nouveau. Le sage directeur de la mission songeait aux moyens d'affermir dans le bien ses bons chrétiens. Il eût voulu procurer aux Montagnais le bienfait d'une école. Les temps étaient durs ; pas de frère qui puisse se charger de cette œuvre, point de maîtres laïques. Le P. Gasté choisit une enfant de la tribu des Montagnais qu'il envoya au couvent, puis à l'école. Il espérait, si l'enfant montrait d'heureuses dispositions, en faire une institutrice ou maîtresse d'école à la mission Saint-Pierre. Cette œuvre demandait bien des années pour réussir, années de sacrifice pour les Pères du lac Caribou qui devaient retrancher sur leur modeste allocation le montant de la pension de cette enfant.

A cette époque, nous voyons encore le R. P. Gasté sauver la mission du lac Caribou, et tous ses sauvages de la ruine et de la misère.

Les sauvages, décimés par la terrible maladie dont nous avons parlé presque au début, avaient encore diminué considérablement depuis. Chaque année, ils contractaient le germe de nouvelles maladies, provenant pour la plupart de l'abus du thé et du tabac, et surtout du mauvais usage qu'ils faisaient des vêtements de la civilisation. Leur mal-

propreté légendaire alla bien tant que dura l'âge des peaux de caribou, et de demi-nudité. Avec nos vêtements de laine, de coton ou de drap, ce fut autre chose. Ils disparaissaient avec une rapidité qui déconcertait. De 1861 à 1898, ils étaient tombés de 1.000 à 600. Triste progrès !

Quelques commis de la Compagnie crurent avoir trouvé une idée de génie pour remédier à cet état de choses. Evidemment, ils ne considéraient que le point de vue financier. Ils étaient de ceux dont parle Mgr Grandin : « négociants, hérétiques, ennemis de nature, habiles à me donner des soucis les plus amers », et ailleurs : « Le sauvage, cette bête moins estimée du trafiquant Européen que la bête qu'il lui faut tuer pour en avoir la peau. »

Ce sont des hommes de cette trempe qui inventèrent le remède génial que voici : supprimer le poste; les sauvages, par suite, seront obligés de se rendre à quelque autre poste. Là, on recueillera leurs fourrures, s'ils en ont, sans faire plus de frais, et les dépenses qui se font pour approvisionner le poste du lac Caribou n'existeront plus.

On ne calculait pas évidemment ce que cette expulsion forcée de leur territoire coûterait de sacrifices et de misères aux malheureux Montagnais.

Le Père Gasté le comprit. Il comprit aussi le danger où ils étaient de perdre leur foi en se dispersant de tous côtés parmi des milieux protestants. Le Père court à Prince-Albert, avertit de la position les autorités compétentes et concurrentes. Ses démarches aboutirent à la venue de traiteurs libres dans le pays. Aujourd'hui, les deux plus grandes compagnies de fourrures du Canada ont leurs représentants au lac Caribou. Ceci montre ce qu'il y avait de fondé dans la crainte de ces Messieurs d'autrefois, de ne pouvoir couvrir leurs frais de dépense, alors que les sauvages étaient plus nombreux qu'aujourd'hui. Les sauvages n'eurent qu'à gagner à la compétition, la mission elle-même se trouva bien de cet état de choses, car ces trai-

teurs, contents de leur profit, aidèrent la mission dans une large mesure, tant que dura leur commerce; ils ne se retirèrent qu'en 1904, à l'arrivée d'une compagnie plus puissante.

**En 1900**, arrivait le P. Turquetil, O. M. I. Le jeune Père eut le bonheur inappréciable d'aller de suite sans arrêt, au lac Caribou, y jouir de la présence et de l'expérience du R. P. Gasté. Là aussi il trouva le bon P. Ancel qui en était à sa dix-septième année. C'est dire l'unité d'action, et aussi la parfaite entente, et par suite le succès qui ne pouvait manquer de couronner les efforts de nos missionnaires réunis.

**1901.** — Malheureusement, la santé du P. Gasté laissait beaucoup à désirer. Mgr Pascal lui demande alors de faire le plus grand sacrifice de sa vie : quitter le lac Caribou. Il avait tant compté mourir parmi ses chers Montagnais ! Le Père eut le courage de cacher aux sauvages le caractère de cette obédience, qu'il redoutait être définitive; pour adoucir la séparation, il laissa entrevoir la possibilité d'un retour. Ce retour était possible, sans doute, mais combien peu probable !

A Prince-Albert, le P. Gasté remplit les fonctions de supérieur local, d'administrateur, vicaire général, aumônier des Sœurs, sans pouvoir oublier sa mission. « Chez nous » signifiait invariablement le lac Caribou. Aujourd'hui même, en 1902, nos bons sauvages s'étonnent que leur Vénérable Père puisse encore leur écrire de si longues et si belles lettres en leur propre langue, et en caractère à eux. C'est que le cœur ne vieillit pas, et rien ne saurait détruire les pures et saintes affections qui sont nées de 40 ans de labeurs et de souffrances au pays de missions.

Le R. P. Ancel, directeur de la mission, connaissait trop bien la tactique du R. P. Gasté et ses succès pour avoir à innover.

En décembre 1901, il envoie son compagnon qui com-

mençait à balbutier la langue, à sept jours de marche au Nord. Le but de ce voyage du P. Turquetil était de le familiariser avec la langue, aussi de rencontrer quelques Esquimaux attendus en ces parages. Le Père revint à Pâques. Il possédait maintenant assez la langue pour exercer le ministère sans contrainte, il s'était même initié, durant le trajet, aux éléments de la langue esquimau. Ce voyage lui assura une grande influence sur les mangeurs de caribous, et il fut aussi le point de départ de ces démarches qui aboutissent aujourd'hui à la fondation d'une mission pour les Esquimaux, au Chesterfield Inlet, côte ouest de la Baie d'Hudson.

**1902**. — Mgr Pascal fit cet été sa seconde et dernière visite au lac Caribou. Elle porta d'heureux fruits. Ce fut comme le coup de mort de ces vilains jeux de passe-passe dont nous avons parlé. Ils essayèrent bien de reparaître encore, mais sans succès. Par délicatesse, Mgr Pascal demande au P. Turquetil de se rendre si possible à Prince Albert, l'hiver suivant. On y ferait la fête du R. P. Gasté, saint Alphonse, 23 janvier, et le Père serait si heureux d'entendre les nouvelles de sa chère mission !

**1903**. — Ce plan fut exécuté. De retour au lac Caribou, le P. Ancel envoie son compagnon tenter un essai d'apostolat chez les Esquimaux.

Le voyage ne réussit pas. L'un des hommes du Père tombe gravement malade, le missionnaire ne peut se résoudre à abandonner sur le chemin ce pauvre mourant, il reste avec lui, l'instruit, le baptise sous condition (c'était un protestant venu de Churchill). Le baptême rendit la vie du corps et de l'âme à la fois. Mais il était trop tard pour aller chez les Esquimaux. Le P. Turquetil revient à la mission, et, sans arrêt, part aussitôt pour Prince Albert, la santé ne permettant pas à son supérieur de faire ce voyage qu'exigeaient les intérêts de la mission.

**1904.** — Outre les voyages dans les camps, dont chacun a sa part, nous voyons le P. Turquetil à Prince Albert, encore, pour mêmes raisons que précédemment.

**1905.** — Cette année, c'est un rendez-vous général de tous les missionnaires du Vicariat à Prince Albert, pour les fêtes jubilaires des RR. PP. Gasté et Moulin. Le compte rendu de ces belles fêtes a été publié dans nos *Missions.* On peut remarquer et on remarquera certainement l'adresse des Montagnais mangeurs de caribou à leur Vénérable Père. Elle dit ce qu'avait eu à souffrir le missionnaire dans ces contrées, elle dit aussi ce que furent sa charité et sa patience dans les épreuves. Sa bonté, son zèle ouvrirent les yeux de ces païens ; aujourd'hui qu'ils sont ses enfants, ne pouvant avoir son corps, ils demandent un Christ, de grandeur naturelle, qui puisse leur rappeler toujours son souvenir à eux et à leurs enfants. C'est ce Christ qu'on voit à gauche au coin de la chapelle de la sainte Vierge. L'état actuel de l'église, en voie de réparation, n'a pas permis de lui donner la place d'honneur qui lui est réservée.

Au retour de ces fêtes magnifiques, le P. Turquetil eut la douleur de perdre son supérieur, le R. P. Ancel, qui fut chargé de la direction de la mission de l'île à la Crosse, sa santé ne lui permettant pas plus longtemps de supporter le régime du Nord.

Le R. P. Egenolf, O. M. I., de l'île à la Crosse, fut donné comme compagnon au P. Turquetil, et tous deux, en compagnie du Fr. Pioget, chargé de l'école depuis l'année précédente, reprirent le chemin du lac Caribou.

Le P. Egenolf pourrait nous dire ce qu'est un voyage en canot de Prince Albert au lac Caribou. Il le fit pour la première fois, non en bourgeois, mais en homme de canot. Ce furent trois semaines de travaux forcés, à l'aviron, à la perche, montant ou sautant les rapides, faisant portage et n'ayant pour toute consolation qu'une demi-nuit de voile sur le lac. C'est pendant cette dernière nuit, que nous

vînmes à pleines voiles toucher un récif, le vent soufflait avec violence, et c'est ce qui nous sauva, les vagues énormes, roulées en spirales au-dessus de ces roches, prirent le canot et, d'un bond, le transportèrent de toute sa longueur au delà du rocher à fleur d'eau; l'aviron seul et la main du Père qui gouvernait eurent à souffrir de la présence de ces malencontreux rochers.

En avril **1906**, le P. Turquetil quitte la maison et ne rentre qu'au mois de novembre. Ce fut son grand voyage aux Esquimaux de l'Intérieur. Là, il apprit à connaître et à aimer ces pauvres païens, car il eut la consolation d'exercer son saint ministère et de régénérer quelques enfants dans les eaux du baptême. Là, et là seulement, est la source de charité qui unit le prêtre aux âmes qui lui sont confiées. Le ministère une fois exercé, le prêtre devient le père, et ces âmes, qui sont siennes, il les aimera jusqu'à la mort.

Il en fut de même pour notre missionnaire en cette occasion. Il sentit que l'œuvre de Dieu commencée devait se continuer. Une fois de plus, la mission du lac Caribou jetait des semences qui portaient fruit.

Sur ces entrefaites, le très Rév. Père Général des Oblats de Marie Immaculée, cédant aux instances de Mgr Pascal, l'avait déchargé du fardeau de vicaire de missions. Ce fut le R. P. Grandin, vicaire de missions d'Alberta, qui cumula la charge de vicaire des deux vicariats.

En hiver **1907**, le P. Turquetil laissait encore une fois seul son compagnon, que la solitude ne saurait effrayer, et partait pour rencontrer, à Prince-Albert, le nouveau vicaire, prendre sa direction et ses avis.

La réunion des deux vicariats en un seul étant provisoire, la question des Esquimaux dut être ajournée, les supérieurs majeurs n'osant imposer de nouvelles charges au nouveau vicaire dont on attendait la nomination dans un avenir prochain.

Le P. Turquetil reprit le chemin de sa mission, contristé de ces circonstances malheureuses, mais dégagé de toute responsabilité à l'égard de cette œuvre. Il continua dès lors, avec son compagnon, à soutenir et à fortifier les Montagnais dans leurs bons sentiments.

Ce n'est pas que de temps à autre quelque faiblesse ne vînt révéler la part du vieil homme chez ces pauvres sauvages. Quelques Montagnais d'Athabaska, grands joueurs de tambour, avaient séjourné parmi eux. Le tam-tam tendait à reprendre une nouvelle vie, la paresse, les querelles entre joueurs, entre époux aussi, par suite de la misère qu'amène toujours le jeu avec ses risques et l'abandon du travail régulier, tels étaient les points qui laissaient le plus à désirer.

Le tambour rappelait la sorcellerie des anciens temps, et les chants des jongleurs de jadis revenaient à la mémoire des vieux et se gravaient dans celle des plus jeunes. Le Père usa de fermeté, et l'abus qui menaçait de renaître disparut, grâce à la bonne volonté de ces grands enfants.

Un autre danger vint à menacer nos chrétiens à leur insu. Avec le commerce, s'introduisent, dans le pays, des trafiquants qui, parfois, ne cherchent que le plaisir. La danse allait devenir à la mode parmi les métis et les sauvages de la place. Qui oserait condamner la danse en elle-même? Personne, sans doute, mais il est telle ou telle circonstance qui la rendent mauvaise, assurément. Or, ces pauvres gens du Nord n'ont jamais dansé ni vu danser. Que connaîtraient-ils de cet art? Ceux qui les poussent à la danse cherchent plutôt le plaisir, la sensualité. Les premières impressions plutôt fâcheuses se répandirent vite. Le Père qui veillait à l'intérêt de ses enfants leur représente le danger, il les laisse libres de choisir, mais se réserve le droit de punir quand il y aurait faute manifeste. Tous, d'un commun accord, s'engagent à renoncer à ces plaisirs malsains, et tous depuis ont été fidèles à leur promesse. L'un d'eux, que l'on pressait vivement de

coopérer à ces jeux, répondit librement : Je préfère rester sans ouvrage que d'être indigne d'aller à l'église. Vous avez là, d'un seul trait, le caractère de ces chrétiens, leur attachement à la religion, leur confiance dans la direction de leurs missionnaires.

Pendant l'été de 1907, le gouvernement offrit de traiter avec les sauvages. Ceux ci acceptèrent. Ce fut pour eux une occasion de venir chaque année à la mission. Le Père ne laissa pas tomber cette occasion, et, chaque été, vous voyez les exercices de la mission, tels ou à peu près qu'ils se pratiquent dans les vieux pays, assidûment suivis par un grand nombre de sauvages. Puis, raffermis dans la foi, mieux instruits, purifiés de leurs fautes, fortifiés par la sainte communion, nos chrétiens attendent du gouvernement les quelques secours matériels qui leur sont accordés chaque année.

En outre, chaque hiver, les camps sont tous visités, selon le besoin et l'opportunité des circonstances. Ces voyages ne sont pas toujours assez fructueux, car le séjour dans les camps, en hiver surtout, est chose pénible. Les sauvages n'ont pas de maisons. Ils commencent cependant à bâtir quelques cabanes, d'autres vivent sous des tentes, qui sont plus confortables que les loges pour le séjour d'un missionnaire. Il y a bien des répugnances à surmonter dans ces séjours au camp, mais il n'y a pas d'autre moyen sérieux de maintenir nos gens dans leurs bonnes dispositions.

Outre ces travaux d'un ordre spirituel, le missionnaire doit aussi s'occuper du matériel. Il n'a pas de Frère pour l'aider et les engagés sont rares. Il lui faut donc se faire chasseur, pêcheur, homme de chantier ou bûcheron, charpentier, menuisier, maçon, etc. S'il peut se suffire, sans négliger le spirituel ni exposer son compagnon à la souffrance, si ensemble ils peuvent adoucir, par le charme des relations fraternelles, les conditions d'existence qu'ils ont acceptée de bon cœur, si enfin ils peuvent continuer le

bien qui s'est fait grâce à l'héroïque dévouement de leurs prédécesseurs, ils seront heureux et contents comme ceux-ci l'ont été. Puisse le bon Maître leur accorder cette grâce !

Nous arrivons en **1910**. Au mois d'août, Sa Sainteté Pie X nomme le R. P. Ovide Charlebois, O. M. I., Vicaire apostolique du Keewatin, et quelque temps après, Mgr Dontenwill, Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, nomme Sa Grandeur vicaire des missions de ce vicariat.

Le premier acte du nouveau Vicaire apostolique concernant la mission du lac Caribou fut d'envoyer le P. Turquetil en voyage d'information sur les côtes ouest de la baie d'Hudson, afin de voir ce qu'on pourrait faire pour les Esquimaux. Le P. Egenolf, qui avait accepté de bon cœur la solitude pendant le voyage de son supérieur à Prince-Albert, en hiver 1911, reste seul depuis Pâques jusqu'à la mi-juillet.

A cette époque, Sa Grandeur Mgr O. Charlebois, en tournée pastorale, fit la visite de la mission. Cette visite a produit de grands fruits. Ce sont spécialement l'application pratique plus intense des décrets de Pie X sur la communion fréquente et la communion des enfants. Seuls les prêtres, qui ont charge d'âmes, peuvent réaliser, plus que les fidèles eux-mêmes, peut-être tout le bien que produit la mise en pratique de ce décret angélique.

Le P. Turquetil, de son côté, rencontrait, à Churchill, les Esquimaux des environs et ceux du Nord (Chesterfield, Inlet et Fullerton). Le rapport qu'il fit de son voyage, les informations qu'il obtint sur le nombre des Esquimaux, leurs dispositions, la possibilité de fonder une mission au centre de ce peuple nombreux, l'urgence même de cette fondation, et, sans nul doute, les prières ferventes qu'adressaient au ciel toutes les âmes généreuses qui, connaissant son voyage, désiraient la propagation de l'Evangile en ces contrées, tout cela décida la Congrégation des

Oblats de Marie Immaculée à se charger de l'apostolat de ces pauvres païens. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, et la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qu'il avait choisie pour évangéliser les immenses territoires du Nord-Ouest, garde à cœur d'accomplir jusqu'au bout la noble tâche dont le divin Maître l'avait jugée digne. *Evangelizare pauperibus misit me.*



Voilà, en résumé succinct, l'abrégé fidèle des travaux accomplis par les RR. PP. O. M. I., missionnaires au lac Caribou, depuis 1847 jusqu'en 1912.

Pendant ces 75 ans, peu de Pères se sont succédé à la mission Saint-Pierre. Deux apparaissent à ses débuts, avant la fondation de 1847 à 1861, le P. Taché et le P. Maisonneuve ; depuis la fondation jusqu'à nos jours, nous voyons le P. Végreville, qui est le fondateur, l'âme des premiers jours, mais dont la santé n'égale point le zèle apostolique ; puis, comme en passant, soit pour diriger, soit pour aider, le R. P. Moulin et le R. P. Legoff, et toujours, de 1861 à 1901, le R. P. Gasté, qui, tantôt seul, tantôt avec un compagnon, continue pendant 40 ans cette œuvre d'abord si ingrate, mais si belle et si consolante ensuite.



On aimera à avoir une idée de l'état actuel de la mission.

Au matériel, ce que disait Mgr Grandin de la difficulté d'approvisionnement en 1866 est aujourd'hui plus vrai que jamais. La compétition des compagnies de fourrures a fait monter la paie des hommes de berge. Sans doute, les compagnies se compensent en forçant les prix de transport de leurs marchandises. Mais le missionnaire, lui qui doit payer le plein prix, n'a pas cette ressource de se rattraper au magasin. Le transport revient aujourd'hui à

plus de 10 dollars, soit 50 fr. les 100 livres. On devine quel tour de force doit faire le missionnaire pour ne pas dépasser chaque année la faible allocation qui lui est accordée : il a à peine une piastre par jour pour vivre, faire vivre son compagnon, les orphelins qu'il élève, faire la charité de temps à autre et subvenir aux dépenses courantes inévitables.

Cette pauvreté se fait sentir dans les bâtisses. Et cependant la maison au poisson, le dépôt, les bâtisses de pêcherie, ont dû être remplacés, le toit de l'église a dû être enlevé et changé. Tous ces travaux, avec ceux du jardin qui demande une grande clôture pour le protéger des chiens, retombent sur le missionnaire, qui ne peut trouver personne et ne pourrait d'ailleurs payer des ouvriers. L'église tout entière a besoin d'être retouchée pour être habitable en hiver. La partie neuve (transept) a été bâtie à la hâte, et on n'y est guère mieux que dehors. La partie ancienne demande qu'on remplace les solives pourries, probablement aussi les lambourdes, ainsi que les deux premières rangées des pièces du bas, à ras du sol. Le meilleur plan, à mon avis, le plus expéditif et le moins coûteux, serait de fermer la partie nouvelle, l'abattre, équarrir les pièces dont l'écorce n'a pas même été enlevée, puis rebâtir sans transept. Le bois est encore bon, puisque cette partie ne date que de sept ans. L'église serait encore assez grande, et le bois du transept serait, l'année suivante, utilisé pour remplacer les pièces de la partie ancienne. Ce plan demanderait deux étés de travail, permettrait d'avoir toujours une église debout pour le culte, et serait infiniment moins coûteux que de tout refaire, car le bois est rare dans un pays où on paie 7 fr. 50 une planche.

Au spirituel, nos sauvages se divisent en deux camps : ceux du Nord, les plus nombreux et peut-être aussi les moins fervents, et ceux de l'Ouest. Sans distinction de camp, on les diviserait mieux en deux classes : ceux qui

fréquentent la mission et séjournent assez longtemps, au moins de temps à autre, et ceux qui ne viennent qu'aux grandes fêtes et ne voient le prêtre qu'en passant. Les premiers comprennent assez bien la religion et sont de vrais chrétiens à foi vive et pratique, malgré les défauts communs à tous les sauvages qui sont et seront toujours de grands enfants.

Quant aux autres, leur religion paraît être plutôt une religion de respect humain. Ils sont poussés par la masse. La tribu des Montagnais est si peu nombreuse aujourd'hui (de 350 à 400), que le moindre écart de conduite est su de tout le monde, jugé et critiqué à l'envi. La bonne conduite, les observances religieuses même proviennent ainsi trop souvent du désir naturel de n'être pas méprisé, ni montré du doigt, et pas assez de vraie conviction religieuse. Cette seconde classe de sauvages ne travaille guère pour le Bon Dieu qui entre bien peu dans leur religion. Ils ne sont pas prosélytes : j'ai entendu des paroles comme celle-ci : Mon mari a péché et oublié le Bon Dieu, cela le regarde, son âme n'est pas la mienne, je fais attention à la mienne et ne m'occupe pas du reste. Il n'y a guère de vrai christianisme là dedans, il faut l'avouer. Ces mêmes sauvages négligent beaucoup l'éducation religieuse de leurs enfants, et surtout des orphelins qu'ils gardent ; on dirait qu'ils ne reconnaissent pas d'âme à ces pauvres enfants. Nous avons, par ce fait, beaucoup de difficultés à généraliser partout l'usage de la prière en commun dans les familles.

Ces pauvres sauvages sont-ils la majorité ? Pour donner une réponse assez juste, il faut encore subdiviser cette classe de chrétiens si peu fervents.

Je connais fort peu de sauvages qui n'ont qu'une religion d'apparence dans tout l'ensemble de leur vie, et rien autre chose, mais j'en connais beaucoup qui semblent n'avoir de vraie foi surnaturelle et pratique que dans les grandes circonstances, et j'ai pensé souvent à la difficulté que nous avions de les diriger, et à la nécessité où nous étions de

laisser le Bon Dieu juge de leur simplicité et bonne foi. Car ceux dont je parle croient généralement en faire assez d'observer la loi naturelle, beaucoup d'entre eux même ne pèchent que par omission. Ceci, étant donné la nature faible du sauvage, l'extrême liberté de la vie des camps, et la fréquence des occasions en voyage, semble indiquer un secours positif de la grâce. Car ce ne sont pas les convenances sociales, ni le simple respect humain qui donneront au sauvage la force de volonté de mener une vie naturellement si honnête et si proche de la vie chrétienne. Tout au plus, peut-on mettre sur le compte du respect humain l'observation des préceptes religieux, tels que réception des sacrements, observance du dimanche, etc.

Les premiers sont réellement de bons chrétiens qui surprennent par l'intelligence qu'ils ont des quelques vérités religieuses qu'ils connaissent.

Mais tous s'abstiennent des vices honteux d'autrefois. Les Montagnais, mangeurs de caribou, n'ont jamais été en contact avec les blancs, l'ivresse est chose inconnue, ils en ont horreur, n'en connaissent que les effets dégradants qu'ils ont observés chez les autres. Pour la moralité, ils soutiendraient avantageusement la comparaison avec n'importe quelle autre tribu. Les registres signalent à peine deux enfants illégitimes dans une période de dix ans.

Par contre, ces mangeurs de caribou sont assez peu civilisés. De blancs, ils ne connaissent que les marchands de fourrures. Le sauvage, fin observateur, a remarqué de suite combien le blanc était avide de ses fourrures. De son côté, il ne peut rien sans les blancs, mais il croit que le blanc a besoin de lui. Au temps de la prospérité, il se montre plein de suffisance presque insultante. Dans le besoin, il est quêteur sans dignité ni vergogne.

La vérité oblige à dire que certains trafiquants manquent souvent de dignité avec les sauvages, devant lesquels ils s'abaissent pour avoir la fourrure. Heureusement ils sont exception. Mais il y a là certainement une raison

du peu de civilisation qu'on rencontre parmi les sauvages.

Reprenez un Montagnais de sa malpropreté. Bah ! dit-il, nos pères ont vécu de même et n'en sont pas morts, c'est ce qu'il pense du moins, s'il ne le dit pas toujours.

Je donnerai un dernier trait de leur caractère, ou plutôt un de leurs défauts contre lequel le missionnaire a beaucoup à lutter.

La femme autrefois était esclave, on la prenait de gré ou de force, et on la gardait ou répudiait de même. Par le mariage chrétien, la condition de l'épouse s'est trouvée améliorée. Mais il semble que l'on va aux extrêmes. Dans la plupart des ménages, c'est la femme qui commande. D'ou vient cet excès ? La femme a-t-elle abusé, ou bien est-ce manque de volonté chez l'homme qui, pour avoir la paix, laisse passer inaperçues toutes les saillies de caractère de son épouse ? La femme montagnaise est assez généralement capricieuse, se laisse aller à la joie, à la colère, au chagrin jusqu'à convulsion hystérique, et cela pour des riens. Quoi qu'il en soit, elle domine et commande le plus souvent, et l'homme qui abdique toute autorité au foyer, lui, par contre, entend n'obéir à personne dès qu'il met les pieds hors de sa maison. Il n'y a pas de chef qui ait un semblant d'autorité. Faire des réunions dans le but d'obtenir une entente générale sur un point est parfaitement inutile ; ces indépendants ne s'entendront jamais ensemble pour mieux réussir à la chasse, ou profiter d'un avantage : chacun pour soi, non par égoïsme, puisqu'ils s'entr'aident beaucoup en cas de besoin, mais par amour de l'indépendance, pour avoir le plaisir de faire chacun à sa tête. Nous luttons contre cette tendance malheureuse qui est contraire au bon ordre et à la charité chrétienne, en ce qu'elle engendre facilement des jalousies et des petites inimitiés.

Voilà ce que sont nos sauvages. Il y a beaucoup de bien à consolider chez eux, beaucoup de bonnes dispositions à

surnaturaliser, et bien des imperfections à déraciner. L'instruction à l'église ne suffit pas, puisque la plupart vivent dans les camps à de grandes distances. Il faut aller au camp, y séjourner, de façon à pouvoir donner au sauvage, grand enfant, avis, remontrances, encouragements, à chaque fois qu'il en a besoin. Il ne peut rester avec nous, c'est à nous de rester avec lui.

Espérons que les visites fréquentes, régulières, avis de vive voix, ou par écrit, et la sage direction du Vicaire apostolique si expérimenté et zélé qui nous gouverne, aussi l'application des décrets de S. S. Pie X, mettront vite le missionnaire à même de faire rendre à cette portion de la vigne du Seigneur tous les fruits qu'Il en attend pour sa plus grande gloire et le salut des âmes.

Lac Caribou, mission Saint-Pierre, décembre 1911.

A. Turquetil, O. M. I.

# II. Chez les Esquimaux du Keewatin.

Par le R. P. A. Turquetil, Oblat de Marie Immaculée.

## I. — Notions générales.

*Géographie. — Population. — Historique. Changement du genre de vie selon les saisons.*

Les Esquimaux habitent l'extrême nord de l'Amérique. Ils ne descendent pas actuellement plus bas, au sud et à l'est, que le 54e degré de latitude, à Hamilton Inlet, sur la côte du Labrador, baignée par l'Atlantique.

Vers l'ouest, sur la côte orientale de la baie d'Hudson, on les voit au sud jusqu'au 54e degré et 15′, au cap Jones, à l'entrée de la baie James.